

Destinée de femmes

- Lire le début du roman

MAMIE

— Mamie ! Mamie !

Perdue dans son fauteuil, elle est ramenée à la réalité par cette voix d'enfant.

— Mamie ! Mamie !

Elle sait qu'elle entendra encore son cri plusieurs fois, avant de la voir surgir dans la pièce. L'enfant a toujours quelque chose d'important à lui dire ou à lui demander, et cette importance crée, chez ce petit être, une impatience telle, que dès qu'elle a franchi la porte en fer du jardin, elle l'appelle, comme si ce cri hâtait sa course. Elle l'appelle ainsi en traversant le jardin, en parcourant la maison, jusqu'à ce qu'elle trouve sa grand-mère affairée dans un coin du vaste pavillon. Elle ne lui a jamais demandé "Mamie, pourquoi tu ne réponds pas ?"

Elle parlait à peine que, déjà du fond du jardin, elle l'appelait ainsi sans jamais attendre de réponse. Elle accourait vers elle, un genou écorché, une brindille au bout des doigts, un insecte affolé, enfermé dans sa paume, et jamais, Mamie n'a répondu, et jamais, l'enfant n'a attendu de réponse. Et c'est ainsi, entre elles, depuis toujours ; un accord tacite, une entente harmonieuse, comme si les règles de vie dans cette maison de vacances avaient été édictées, bien avant elles, et que le seul fait d'y vivre leur en donnait la connaissance.

— Mamie ! Mamie !

Elle se prépare à accueillir l'enfant, elle sort lentement de son monde pour être toute à ce petit être qui, sans le savoir, la tire doucement dans la réalité, annoncé par son cri

plein de tendresse ou d'anxiété. Le cri se rapproche. Mamie est toute à son attente maintenant, le visage tourné vers cette porte qui, un jour, volera en éclats sous l'impatience de l'enfant, elle en est persuadée. Des pas claquent, précipités, dans le couloir, la poignée tourne, la porte s'ouvre, lentement, une tête apparaît.

— Mamie ! Je t'ai réveillée ?

— Non, ma chérie, entre !

Les paroles magiques ont été prononcées : « Non, ma chérie, entre ! » C'est ainsi, que depuis des années, Mamie accueille sa petite fille ; qu'elle arrive affolée, bousculant la porte et s'inquiétant ensuite, figée sur le palier : « Mamie, je t'ai dérangée? Mamie, je t'ai fait peur ? » ou qu'elle arrive rayonnante, forçant la porte :

— Mamie, tu as le temps de m'écouter ?

— Oui ma chérie, entre !

Elle n'a jamais frappé avant d'entrer, Mamie ne le lui a jamais reproché ; elles ont leur code. Et Mamie se prépare lentement à recevoir sa petite fille, elle sait déjà aux cris poussés, dans quel état d'esprit elle va la trouver ; oubliant ses soucis, petits ou grands, elle se met déjà, à l'unisson.

— Mamie, qu'est-ce que tu as ?

— Rien ma chérie.

Cela commence toujours ainsi, Mamie n'a jamais pu cacher ses sentiments à Sylvie ; cette enfant voit tout, sent tout. Toute petite déjà elle lui disait : « Mamie, qu'est-ce que tu as ? » Et Mamie lui répondait : « Rien, ma chérie ». Alors, l'enfant, sans rien dire, venait se coller à elle, ne bougeait plus. Mamie l'entourait de ses bras, posait sa joue sur ses cheveux qui sentaient le thym, elles ne bougeaient plus, ne parlaient pas, respiraient à peine. Au bout d'un moment, Mamie parlait. Si c'était possible, elle lui racontait ce qui l'avait contrariée ; si ce n'était pas possible, elle lui racontait une histoire. Sylvie comprenait. A la fin de l'histoire, elle savait. Mamie n'avait pu lui raconter ce qui l'avait attristée, mais elle avait su lui faire partager sa tristesse.

— Mamie, qu'est-ce que tu as ?

— Rien ma chérie.

Et, comme lorsqu'elle était toute petite, Sylvie vint se blottir dans les bras de la vieille dame. Un long silence s'écoula, elle sentait la tristesse de sa grand-mère à travers sa respiration, les frémissements de son être.

— C'est bête, tu sais !

Un long silence, suivit ces quelques mots ; jamais l'enfant n'avait rompu le silence par une question nouvelle, elle savait attendre. Elle savait que Mamie parlerait quand elle le pourrait, sa présence affectueuse apaisait sa grand-mère.

— Quand tu as ouvert la porte, j'ai eu un choc, j'avais oublié que tu avais grandi, j'étais plongée dans le passé ... et quand tu m'as appelée ...

— Je sais, moi aussi quand je t'appelle, le temps n'existe plus, j'ai six ans, dix ans...

S'ensuivit un silence plein d'émotion, les paroles étaient inutiles.

— Mamie, cette fois, c'est grave !

Leurs rires se mêlèrent.

Combien de fois, n'avait-elle pas forcé la porte de sa grand-mère, pour lui lancer d'un ton pathétique : « Mamie, cette fois, c'est grave ! » Jamais Mamie ne s'était permise de rire devant ses drames d'enfant ; au contraire, sérieusement, elle l'écoutait. Mais aujourd'hui, devant cette grande jeune fille, cette jeune femme, elle savait qu'elle pouvait rire avec elle. Elle sentait aussi que ce devait être grave, vraiment grave, tellement grave, qu'elles devaient en rire. De toute façon, quoique ce fût, elles trouveraient une solution, elles avaient toujours trouvé une solution à tout, il en serait de même aujourd'hui. C'était à son tour de se taire et d'attendre, de savoir attendre en silence, tendre silence qui protégeait sa petite fille en détresse.

Sylvie, à genoux, la tête enfouie au creux de l'épaule de sa grand-mère, les bras autour de son cou, pleurait lentement, silencieusement, se libérait de toute la tristesse

accumulée, sans doute, pendant ces longs jours de silence, avant qu'elle ne rejoignît au fond du pavillon tant aimé, cette vieille dame attentive.

Une lointaine sonnerie les sortit de leur douce torpeur, elles se regardèrent et partirent du même éclat de rire. Elles étaient belles toutes les deux ! Mamie encore perdue dans le passé, Sylvie, anéantie par le présent, les joues sillonnées de traînées blanches, les yeux rougis, comme lorsqu'elle était enfant. Discrètement, le téléphone continuait à appeler, Mamie n'esquissa aucun geste, il était évident qu'elle ne répondrait pas.

— Et si c'était maman qui t'appelait !

Elles furent de nouveau secouées par le même rire espiègle. Sylvie avait grandi, mais riait toujours en une cascade sonore, cristalline, enfantine, et communicative. C'est comme cela que Mamie avait appris à rire avec elle ; quand on disait de Sylvie qu'elle avait le rire de sa grand-mère, cela les amusait, elles étaient les seules à savoir que c'était Mamie qui avait le rire de sa petite fille.

Ce téléphone avait une histoire.

Alors que Mamie était encore en pleine activité, un jour de cafard, elle s'était fait un cadeau. Un cadeau comme elle les aimait, inutile, comme tous les cadeaux qui n'ont que pour but de faire plaisir, et lorsqu'il s'agit de, se faire plaisir, l'inutilité doit en être encore plus grande. Quelques jours plus tard, elle s'occupait de ses fleurs dans le jardin, quand une voiture arriva dans un bruit d'enfer et stoppa devant sa maison. Qui pouvait rouler ainsi dans cette petite impasse qui s'arrêtait chez elle ? Un coup de sonnette impatient lui apprit que c'était sa fille, elle alla ouvrir, s'esquivant pour laisser passer l'ouragan.

- Tu n'es jamais chez toi, ou tu as décidé de ne plus répondre au téléphone ?

Son regard se fit interrogateur.

- Ce n'est pas la peine de chercher une raison pour expliquer le silence de ton téléphone !

Son regard s'éclaira, elle venait de comprendre. Cela faisait une semaine qu'elle avait un nouveau combiné, esthétique, moderne, pratique, avec des fonctions multiples et surtout, des sonneries diverses. Elle avait sélectionné la sonnerie la plus douce, elle ne

sursautait plus quand quelqu'un s'introduisait chez elle, mais elle venait de prendre conscience qu'elle ne devait pas toujours l'entendre.

- C'est mon téléphone.

- Il est en dérangement ?

- Non, il est discret.

Et sa fille était repartie furieuse, prenant ces derniers mots pour elle. Elle, qui s'était dérangée, alors qu'elle était très occupée, pour s'assurer que rien de fâcheux n'était arrivé ! Laissant sa mère interloquée.

Certes, elle ne sursautait plus avec cette nouvelle sonnerie, mais combien d'appels devaient rester sans réponse ! Tant pis ! Ceux qui l'atteignaient n'en avaient que plus de valeur. Il fallait choisir la bonne heure, le bon moment, être patient. Ce n'était plus un simple coup de fil qu'elle recevait, c'était, lorsqu'elle décrochait, un geste qui répondait à un vrai désir de l'autre.

Le téléphone eut beau continuer de les appeler, son insistance n'eut pas raison de leur détermination. Elles étaient au fond de cette impasse, dans ce pavillon qui les enveloppait de souvenirs, à l'abri des rigueurs de la vie.

- Mamie, j'ai faim !

Elles se replièrent à la cuisine.

Sylvie se retourna vers sa grand-mère, la regarda d'un air faussement offusqué :

- Quel capharnaüm !

Son désordre était son luxe. Comme il faisait bon vivre dans cette maison où tout semblait vous attendre ! Le magazine prêt à être feuilleté ; le pull sur une chaise, attentif au moindre frisson ; la boîte à coudre, ouverte au salon, à l'affût du bouton manquant ; des livres partout, délaissés, certains d'être repris. Mais la pièce la plus vivante, était la cuisine. Le lave-vaisselle béant attendait qu'on veuille bien le libérer, prêt à recevoir le prochain chargement qui patientait dans l'évier et sur la desserte. Une bonne odeur s'échappait du four qui avait rejeté sur le sol ses grilles inutiles. La table était encore encombrée d'ustensiles qui avaient servi à la confection du gâteau qui finissait de persuader Sylvie qu'elle avait vraiment faim. Elle regroupa la vaisselle sale, pendant que Mamie finissait de vider le lave-vaisselle que Sylvie s'empressa de remplir, alors que la table se faisait accueillante : jus de fruits, fraises, pain doré, fromage blanc, tout ce qu'elles aimaient. Mamie disparut dans la cave un court instant, elle revint brandissant une bonne bouteille.

- Mais tu attendais quelqu'un !

- Oui, sans doute toi !

Leurs sourires se croisèrent.

Complices, elles l'étaient depuis toujours ; à travers leurs jeux, leurs discussions, leurs silences, leurs occupations. Il y avait toujours un échange, une communication.

Il y avait eu ce premier été, quand sa grand-mère l'avait gardée ; ses parents partant vers le nord pour un voyage itinérant.

- Maintenant que tu es grande, nous pouvons te laisser pour de longues vacances chez Mamie.

Sylvie était heureuse, elle craignait la voiture, elle adorait Mamie. Les premiers jours furent un peu difficiles, elle était moins enjouée, elle avait moins d'appétit pour la cuisine attentive de sa grand-mère, et ce qui la mettait mal à l'aise, c'était que Mamie faisait semblant de ne rien voir.

Un après-midi torride, elles s'étaient réfugiées à l'intérieur de la maison, dans la pénombre fraîche des volets entrebâillés. Sylvie jouait, par terre, entourée de jeux qu'elle avait descendus de sa chambre, berçant la lecture de sa grand-mère d'un flot de paroles continu. Elle leva les yeux vers le fauteuil, attirée peut-être par un soupir, peut-être par le silence inhabituel des pages immobiles. Mamie, absente, laissait des larmes s'écraser sur son livre abandonné sur ses genoux. Sylvie était pétrifiée. Elle avait déjà vu Mamie pleurer en lisant, mais c'était bruyant ; elle reniflait, pestait contre sa sensiblerie et finissait par lui lire la page dramatique d'un ton grandiloquent qui les faisait rire aux larmes. Là, c'était différent ; Mamie était tellement absente qu'elle ne remarquait même pas le silence de sa petite fille impressionnée qui n'osait bouger, de peur de sortir sa grand-mère de ce monde mystérieux qui la lui ravissait. Elle finit par se remettre à jouer, mais silencieusement. Ce fut son chuchotement qui ramena Mamie, étonnée, près de l'enfant qui parlait à mi-voix à ses poupées. Elle comprit qu'elle s'était laissée surprendre dans sa douleur, il ne fallait pas qu'elle laisse Sylvie dans l'inquiétude.

- Pourquoi tu ne veux plus manger ? disait-elle à l'une de ses poupées, attablée. Parce que tu as vu ta maman pleurer ?

Elle prit alors conscience que Sylvie n'allait pas bien ces jours-ci, elle mangeait moins, riait moins, il fallait qu'elle soit plus proche de cette enfant, malgré son chagrin ; c'était la première fois que ses parents la laissaient si longtemps, elle devait souffrir de leur absence.

- Sylvie !

Sylvie leva vers le fauteuil ses grands yeux limpides.

- Mamie, qu'est-ce que tu as ?

- Rien, ma chérie.

Sylvie s'était réfugiée sur les genoux de sa grand-mère, s'était pelotonnée, ne bougeait plus, à la fois inquiète de ce qui pouvait faire pleurer Mamie et heureuse de la retrouver. Elles restèrent longtemps silencieuses, attentives, l'une à l'autre. Sylvie se faisait toute petite, retenant sa respiration de peur de gêner la réflexion de Mamie qui se demandait ce qu'elle allait pouvoir dire à cette enfant de six ans, trop jeune pour connaître la vérité, mais assez sensible pour la percevoir.

Un souvenir l'envahit, elle était adolescente, c'était en classe de français, une composition de rédaction. Quand on lui donna le sujet, elle sut tout de suite ce qu'il fallait faire. Elle, qui souffrait toujours devant la feuille blanche, avec une grande sérénité, elle savait. « Vous avez été victime d'une injustice, racontez. » L'injustice, bien sûr, comme tout enfant, elle l'avait connue. A quelle occasion ? Elle savait qu'il ne fallait pas se torturer pour retrouver des faits ; faits qui violaient l'intimité et rendaient ainsi, gauche sur le papier ; faits qui semblaient alors à distance, toujours un peu ridicules. L'important était d'arriver à communiquer les sentiments ; suggérer la révolte et le goût amer qui s'ensuit. Alors elle inventa. Elle sentait que son récit était plus vrai que nature, parce qu'il lui était dicté par toutes les souffrances qu'une petite fille, trop sensible, avait gardées en elle, depuis qu'elle était assez grande pour se taire. Sa plume glissait toute seule sur les lignes qui parfois échappaient à son regard ému, ce même regard, qui la veille, lui avait permis de savoir.

Comme tous les soirs, elle lisait Le Petit Prince ; ses passages préférés troublaient sa vue, elle ne comprenait pas tout, mais tous les soirs, elle entrait un peu plus dans ce monde mystérieux qui commençait à lui être familier. Ce soir-là, ce fut vraiment à elle que le Renard s'adressa : « Adieu... voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » Elle sut qu'elle venait de faire une découverte, sans pouvoir encore l'expliquer, une découverte tellement importante

que l'exaltation qui grandissait en elle ne lui permit de trouver le sommeil que très tard dans la nuit.

- Te rappelles-tu des passages du Petit Prince que je t'ai lus ?

- Bien sûr, souffla Sylvie.

- « Mais tu vas pleurer ! dit le Petit Prince.

- Bien sûr, dit le renard.

- Alors tu n'y gagnes rien !

- J'y gagne, dit le Renard, à cause de la couleur du blé. »

Un lourd silence enveloppa à nouveau le fauteuil, puis Sylvie se détendit dans les bras de Mamie qui à son tour retenait sa respiration, avant de lancer d'une voix pleine d'émotion :

- Je suis contente, que tu aies toi aussi, un grand champ de blé !

L'enfant espiègle, gênée par l'émotion intense qui s'élevait de ses paroles, empoigna une mèche de ses longs cheveux bruns qu'elle observa avec une mimique faussement déçue, déclenchant un fou rire partagé.

- Mamie, j'ai faim !

Une bonne odeur s'échappait de la cuisine ; malgré la porte fermée, elle s'insinuait jusqu'au salon, une tarte finissait de se dorer dans le four. Tarte aux pommes, crème fraîche, jus d'orange, fraises, un goûter comme elles les aimaient, qu'elles prirent au salon, fuyant la fournaise de la cuisine.

- Vers dix huit heures il fera moins chaud, nous sortirons, cela me fera du bien, nous irons où tu voudras, le temps que tu voudras.

- Même à la mer ?

- Surtout à la mer, si tu le veux !

Ce fut cet été là qu'elles découvrirent qu'elles pouvaient vivre ensemble, sans jamais se gêner. Jour après jour, elles réglèrent leur vie, chacune respectant le rythme de l'autre, se gardant de longs moments de solitude, se retrouvant pour de longues discussions ou de longues promenades silencieuses. Ni l'une, ni l'autre, ne détenait le pouvoir de décision, chacune à l'écoute de l'autre, était capable, de discerner le désir qui se faisait impérieux et devant lequel il fallait savoir s'incliner ; ce pouvoir partagé effaçait les années qui auraient pu les séparer.

La jeune femme terminait le compotier de fraises, en se servant pour la troisième fois. Leurs regards se croisèrent, elles pouffèrent de rire, pensant à un repas qui s'était terminé par une orgie de fraises, et qui avait bien failli ne pas commencer !

Elles étaient parties toutes les deux en Cévennes, un week-end, pour fêter les onze ans de Sylvie, qui adorait marcher, tant que l'air n'était pas encore trop écrasant. Arrivées dans la matinée du samedi, elles étaient parties tout de suite après le déjeuner, pris très tôt, pour une longue promenade. De découverte en découverte, de discussion en discussion, elles s'étaient perdues ; plus aucun tronc ne portait les marques rouges du chemin de grande randonnée. Pensant retrouver facilement leur route, elles avaient ri de leur aventure : « Quand on pense que ces marques sont là pour éviter que l'on se perde, et que nous trouvons le moyen de les perdre ! » Le temps passa, le silence de Mamie montrait à Sylvie combien elle était inquiète. Inquiète du jour qui tombait, inquiète de l'humidité qui montait des sous-bois, inquiète de ne pouvoir retrouver ce fil d'Ariane. Les plaisanteries de Sylvie n'arrivèrent pas à la faire sourire, elle était blême ; elle, qui arrivait à se perdre même en ville ! Sylvie comprit qu'elle devait prendre une décision si elle voulait coucher dans un lit ce soir.

- Ce n'est rien Mamie, les nuits ne sont pas froides et quel cadeau d'anniversaire ! Coucher à la belle étoile !... avec toi ! Ajouta-t-elle, après une courte hésitation et un regard en coin qui réussit à faire sourire Mamie qui avait, en véritable citadine, une peur effroyable des différentes bêtes qui pouvaient hanter la forêt, la nuit, et qui hantaient sûrement son imagination.

Sylvie, sans s'expliquer, annonça qu'elles seraient sur le chemin du retour, avant une heure. Elle retrouva les repères que leurs observations diverses lui avaient donnés sans même qu'elle ne s'en rendît compte. Ici, la beauté d'un paysage, là, une colline qu'elles avaient gravie à grand-peine, une combe où elles s'étaient reposées, sans retrouver encore le chemin, insensible aux rares interventions de Mamie qui l'auraient bien guidée dans le sens opposé. Elles tombèrent sur la première marque rouge trois quarts d'heure après la promesse de Sylvie. Elles n'eurent plus qu'à presser le pas, de marque en

marque, jusqu'au village qui les attendait, paisible, ignorant le drame qui aurait pu le secouer, si l'hôtel avait signalé que ses hôtes, une dame d'un certain âge et une petite fille, parties pour une promenade, n'étaient pas rentrées, alors que la nuit était installée depuis longtemps et qu'elles avaient commandé, pour le soir même, un repas d'anniversaire.

- On a profité jusqu'au bout de la lueur du jour ! s'exclama l'hôtelier en les voyant entrer avec la nuit. Le jour tombe très vite dans nos régions, on peut se laisser surprendre, surtout en cette saison, et se perdre facilement, soyez prudentes !

Il ne connut jamais la cause du fou rire qu'il déclencha, et que Mamie relança en ajoutant à l'adresse de Sylvie, entre deux cascades : « Surtout pour des personnes qui se perdent déjà, en plein jour ! »

La bouche encore pleine des dernières fraises, l'enfant annonça qu'elles partiraient à la mer, si Mamie le voulait bien. En un temps record, les deux complices débarrassèrent le salon, emplirent le lave-vaisselle et se retrouvèrent dans la voiture encore bien chaude de la canicule de la journée avec, chacune, un petit sac de plage qu'elles jetèrent sur la banquette arrière. Elles croisèrent des voitures pleines d'enfants fatigués et rouges, de parents excédés, qui tentaient de rentrer chez eux, bloqués dans de longues files, après une journée remplie de cris sur la plage encombrée qu'ils laissaient à cette heure, déserte, pour les amoureux de calme et de grandes étendues.

Sylvie était soulagée, Mamie ne faisait pas semblant de ne rien voir, elle ne voyait rien, tout absorbée par sa tristesse. Elle ne cachait donc rien à l'enfant pour une obscure raison angoissante, la réalité lui était dérobée. Et l'enfant, à l'écoute de sa grand-mère, retrouva sa gaieté naturelle dont Mamie avait grand besoin.

Une plage immense s'étalait au pied des dunes qui faisaient le guet sur un arrière pays déserté par l'homme ; l'Espiguette était la plus belle plage de la région. A cette heure, quelques rares pêcheurs silencieux, de l'eau jusqu'aux cuisses, semblaient faire partie du paysage. Sylvie se jeta à l'eau, quelle sensation de fraîcheur agréable après cette journée écrasante ! Mamie s'assit sur le sable, attendant l'enfant qui s'ébrouait, les yeux perdus à l'horizon. Sylvie respecta son silence, ne l'appela pas, elle savait déjà qu'elles feraient, après ce bain solitaire, une longue promenade silencieuse, les pieds dans l'eau, jusqu'au bout du monde, puisque cette plage était sans fin.

Elle frissonna, courut vers Mamie, la sortit de son rêve en l'éclaboussant.

- Sais-tu ce qui te manque pour jouer ? Les vagues de l'océan !

Sylvie leva un regard étonné vers sa grand-mère. Elle ne lui avait jamais parlé de l'océan. Elle ne lui avait jamais parlé avec ce ton. Elles partirent silencieuses, en marchant d'un bon pas comme si cette fois, elles avaient décidé de vaincre l'immensité de cette plage. Le rythme était un peu rapide pour Sylvie, pourtant elle ne dit rien, sautillant aux côtés de sa grand-mère qui se laissait emporter par les vagues de l'océan qui roulaient, sur la grève immense, un souvenir que jamais elles n'engloutiraient.

- Mamie, il faut faire demi-tour, sans cela la nuit nous surprendra !

Mamie s'aperçut alors que Sylvie était en nage :

- Surtout que nous avons avancé d'un bon pas !

Le sable semblait n'avoir reçu aucune empreinte, cette plage, éloignée du parking où s'arrêtait la route, même aux moments d'affluence, ne voyait que peu de monde, car il fallait pouvoir, en cette saison, marcher longtemps sur ce sable brûlant, sous ce soleil de plomb. A cette heure-ci, c'était un plaisir, dommage que la nuit les empêchait de continuer !

Elles se jetèrent toutes les deux dans l'eau, jouant comme deux gamines. Si la marche forcée avait coupé le souffle à Sylvie, à Mamie, elle avait redonné un certain entrain.

Si Mamie parfois pleurait, elle ne regrettait rien ; elle y gagnait, à cause de la couleur du sable et du souffle de l'océan.

C'était mercredi, Sylvie était venue faire ses devoirs chez Mamie qui, depuis la naissance de sa petite fille, lui consacrait tous ses mercredis après-midi. Elle avait surveillé ses siestes, l'avait accompagnée au jardin public, au cinéma. Elles avaient fait ensemble les vitrines, et était arrivé le temps des mercredis studieux. Sylvie s'appuyait sur l'aide attentive de Mamie. Elle venait de faire brillamment son entrée en seconde, toute fière de quitter enfin le collège, inquiète d'affronter une nouvelle étape. Si Sylvie n'avait plus besoin d'être gardée ni aidée, le mercredi après-midi, elle venait toujours travailler chez Mamie. Elles choisissaient de passer ensemble cet après-midi, elles travaillaient toutes les deux, face à face, sur le bureau. Mamie avait toujours des recherches à faire ou des copies à corriger. Un après-midi tranquille, où elles savaient se ménager des moments de détente. C'était leur dimanche.

Cette mince jeune fille, à la silhouette encore enfantine, aux yeux profonds, rappelait à sa grand-mère, son âge, cinquante huit ans. Elle ne les avait pas vus arriver ! Elle lui rappelait aussi, toute une partie de sa jeunesse.

Sylvie, concentrée sur son travail, se dépêchait de terminer un devoir de mathématique avant l'heure du goûter qui allait lui permettre de raconter sa semaine. Elle leva la tête, se sentant fixée, et rencontra le regard de sa grand-mère.

- Tu ressembles à ton grand-père quand tu prends cet air buté pour réfléchir !
- Grand-père est tout rond, pouffa-t-elle !
- Non, à mon mari, Sylvie.

Sylvie eut du mal à retenir l'émotion qui montait en elle. C'était tellement inattendu ! Où plus exactement, Sylvie attendait depuis tellement longtemps que sa grand-mère lui parlât de ce grand-père inconnu, qu'elle n'osait y croire ! Combien de fois avait-elle eu envie de poser des questions, à sa grand-mère, à sa mère ! Mais Mamie lui avait enseigné la discrétion. Le silence des deux femmes autour de cet homme manquant, l'avait rendu mystérieux. Il n'y avait aucune trace de lui dans les deux maisons, aucune photo dans les divers albums, aucune allusion dans les discussions.

Il avait fallu attendre les quinze ans de Sylvie, pour que ce mercredi après-midi, Mamie, devant l'évidente ressemblance de sa petite fille avec l'homme tant aimé, lui en parlât. Elle ne pouvait laisser plus longtemps Sylvie dans l'ignorance. Ce nez que personne d'autre dans la famille n'arborait, un nez fin, busqué avec élégance ; ces yeux qui s'étiraient vers les tempes, d'un marron très clair, irisé de vert ; ces plis butés à la racine du nez qui accentuaient le caractère volontaire, voire autoritaire de Sylvie ; appartenaient à son grand-père.

- Termine vite tes math, pendant le goûter, je te montrerai des photos.

C'était compter sans l'impatience de Sylvie, une impatience contenue pendant de longues années, qui, maintenant, ne pouvait souffrir aucune retenue.

- Mamie !

Et cela faisait tellement plaisir aussi à Mamie, de rompre ce silence qu'elle s'était imposé, qu'elles se levèrent joyeusement pour s'installer au salon. Mamie ouvrit une boîte de laquelle s'échappèrent toutes les photos qui n'avaient jamais trouvé place dans les différents albums. Et Sylvie se découvrit un grand-père comme jamais elle n'aurait pu l'imaginer ! Un jeune homme d'une vingtaine d'années, très grand, très mince, d'une élégance surannée, aux cheveux drus et noirs, au teint mat, baissant avec une fausse modestie, de grands yeux clairs, rieurs, vers un objectif beaucoup plus petit que lui.

- Mais Mamie, il est jeune !

- Il avait mon âge. Mais lui, il n'a pas vieilli !

L'émotion avait vieilli sa voix.

- Cette photo est celle que je préfère... je te laisse regarder, je vais préparer le goûter.

Depuis toujours elles préparaient le goûter ensemble, Sylvie comprit que sa grand-mère s'isolait pour maîtriser son émotion, pour laisser aussi l'enfant fouiller librement, seule, à la découverte de ce grand-père adolescent. Elle prépara longuement le goûter, laissant à Sylvie le temps d'entrer dans ce passé, de se poser des questions qu'elle ne manquerait pas de lui poser ; se laissant le temps de s'habituer à cette nouvelle situation

; il n'était plus celui dont elle ne parlait jamais, il devenait celui dont elle allait parler.

Elle revint les bras chargés d'un lourd plateau, c'était le goûter des moments importants, le goûter qui faisait fi des règles habituelles qui permettaient à Mamie de garder une silhouette dont elle était assez fière.

- Encore une orgie ! Quand je pense que c'est toi qui m'as appris à manger de façon équilibrée, inculqué le principe de ne jamais se resservir d'un plat, conseillé de sortir de table en ayant encore faim !

- Et c'est grâce à tout cela que nous pouvons nous offrir des orgies!

Elles auraient bien prolongé cette discussion, mais elles avaient trop l'habitude de se parler ouvertement pour prolonger ce qui n'était qu'une fuite. Les liens qui les unissaient leur permettaient, aujourd'hui, d'aborder ce sujet, mais combien il était difficile de parler après avoir fait tant d'efforts pour se taire ! Sylvie frissonnait du trouble de sa grand-mère, c'était à elle aujourd'hui de l'aider :

- C'est vrai qu'il me ressemble ! Que je lui ressemble, rectifia-t-elle. Quel âge a-t-il sur cette photo ?

- Dix huit ans, c'est l'année où nous nous sommes rencontrés. Là, à Paris, la veille de son départ, vingt-trois ans.

Ils s'étaient rencontrés à la faculté. Ils étaient brillants, ils s'étaient vite passionnés pour des projets communs qu'ils menèrent à bien, ils apprirent à se connaître à travers le travail. Ils firent leurs études côte à côte, s'épaulant, s'appréciant, s'aimant. Yves devait partir pour un an aux États-Unis. Il n'était pas question qu'il ne partît pas, ce projet était leur projet. Elle l'accompagna à l'aéroport, triste de son départ, heureuse de son amour. Le mariage était prévu à son retour.

Elle reçut deux lettres pleines de tendresse, de passion, d'enthousiasme pour l'accueil américain. Elle attendait un enfant. Elle attendit pendant des mois, des années, la troisième lettre.

Elle lui écrivit régulièrement, lui donnant des nouvelles de leur fille, de sa vie. Les lettres ne revinrent jamais ; elle comprit, elle ne lui en voulut pas. Dans sa dernière lettre elle était heureuse de pouvoir le rassurer ; on venait de lui promettre pour la prochaine rentrée, un poste de Maître assistant. Elle pourrait donc finir ses études et élever l'enfant sans difficultés, et sans rien devoir à personne. Elle dut affronter les questions de sa famille, de ses amis.

- Que devenait-il ? Pourquoi ne rentrait-il pas ? Prolongeait-il son séjour ?

- C'était cela, il prolongeait ses recherches.

Petit à petit on ne lui posa plus de questions, on s'était habitué à son absence. Elle ne voulut jamais en parler autour. Elle n'aurait pas supporté qu'on le critiquât.

Il avait reçu ses lettres, il était donc rassuré sur son sort et savait qu'elle le comprenait. Les quatre ans qu'ils avaient vécus ensemble n'avaient été qu'harmonie, il devait en être de même pour leur séparation. Les mots étaient inutiles, lui écrire pour lui dire la vérité qu'elle avait comprise, aurait ajouté à sa peine. Il avait essayé de jouer ce mauvais rôle du mieux qu'il pouvait. Guidé par ses lettres, par leurs longues discussions passées, il avait essayé de lui faire le moins de mal possible. Et cela, elle l'avait compris; ils s'étaient toujours compris.

- Mais Mamie, c'est horrible !

- Non Sylvie, ce qui est horrible, c'est de ne pas aimer.

Elles finirent de goûter en silence, perdues dans leurs pensées. Sylvie débarrassa. Lorsqu'elle revint au salon, Mamie tenait une photo ; un jeune couple en maillot de bain semblait avoir été surpris par l'objectif. Tendrement enlacés, ils se regardaient et leur regard vivait encore sur le papier jauni. L'océan roulait des vagues énormes dans leur dos.

- Assieds-toi Sylvie, regarde.

Elle plongea délicatement ses mains au milieu des photos que Sylvie avaient découvertes avec émotion quelques instants auparavant.

- J'ai de très bons souvenirs. J'ai vécu avec lui des moments d'une très grande plénitude, ces moments remplissent ma vie. Il m'a laissé un enfant, j'ai une famille.

Sylvie blêmit, cela faisait quinze ans qu'elle vivait près de cette femme à l'humeur toujours égale. Elle était en train de mesurer combien la vie peut cacher de drames. Le trouble de l'enfant avait failli échappé à Mamie, émue par l'évocation de ce passé qu'elle n'avait jamais partagé. Elle passa son bras autour des épaules de cette frêle jeune fille qu'elle attira à elle avec une tendresse infinie. Sylvie n'osait rien dire, elle sentait que ces paroles raisonnables avaient été pour sa grand-mère un rempart contre sa détresse. Elle n'avait pas le droit de le détruire. Et pourtant elle avait envie, parce qu'elle l'aimait, de lui crier : « Arrête de te raconter des histoires, tu aimes toujours ce jeune homme, il n'est plus que son fantôme, et tu as passé ta vie à aimer un fantôme qui t'a empêchée de vivre ! » Elle ne put qu'articuler faiblement :

- Mais Mamie, il est parti !

- Non Sylvie, il n'est pas revenu ; personne n'est à l'abri d'une rencontre qui va bouleverser sa vie.

- Qui a bouleversé la tienne ! Il t'a fait souffrir !

- Non, nous, avons souffert.

Elle savait qu'il avait souffert de la situation, sans doute autant qu'elle ; elle savait qu'il s'était imposé de ne jamais connaître sa fille, de la lui abandonner ; elle savait que tout ce qu'il avait décidé de faire, où de ne pas faire, était guidé par le grand respect qu'ils avaient toujours eu l'un pour l'autre. Bien sûr qu'elle l'aimait encore ! Elle ne savait pas si elle pourrait aimer cet inconnu aux cheveux gris qu'il était sans doute devenu, mais elle savait qu'elle aimait encore le jeune homme qu'il avait été. Ses souvenirs étaient intacts, ils avaient empli sa vie, ils l'avaient guidée dans ses choix. Elle n'existait que par rapport à ces moments qui l'avaient façonnée.

Ses bonheurs d'aujourd'hui, elle les lui devait. Elle avait toujours su qu'il ne fallait pas lui en vouloir de ne pas avoir donné plus, mais être heureuse de ces jours ensoleillés qui avaient rayonné sur toute sa vie.

Elle savait aussi qu'elle s'était, peut-être, racontée une belle histoire à laquelle elle devait croire. Pourquoi, aujourd'hui, avait-elle pris le risque de l'offrir au regard lucide de sa petite fille ?

Quelques jours avant les vacances de Pâques, elle avait demandé à Sylvie si elle avait une idée à lui donner pour son cadeau d'anniversaire. On allait fêter, à peu près dans un mois, le trente et un mai, ses sept ans. Sylvie avait fait un bond :

- Mamie, offre-moi des vacances à la neige ; même pas une semaine, quelques jours, j'ai tellement envie de skier !

Devant le cri spontané de l'enfant, Mamie n'avait pu résister. Elle était bien un peu inquiète, la neige, elle n'avait jamais eu le temps de la fréquenter ; aussi était-elle allée dans une agence, en précisant qu'elle voulait une station qui offrirait un confort maximum pour une skieuse débutante, de sept ans, et une grand-mère inquiète. Avec quand même encore de la neige ! Malgré la saison tardive, nous étions déjà mi-avril, Arc 1800 ferait l'affaire, s'il n'y avait plus assez de neige, une navette pourrait les amener à Arc 2000 où il y aurait encore un bon enneigement pour une petite fille qui débutait. Quant aux routes d'accès, elle n'avait aucune inquiétude à avoir, elles seraient toutes dégagées à cette époque.

De la chambre de l'hôtel, elles avaient une vue magnifique sur le Mont Blanc. A cette hauteur, la neige, si elle n'habillait plus les arbres, couvrait encore toutes les pentes. La semaine précédente, il y avait eu des chutes importantes. Elles découvraient toutes les deux, la montagne au printemps, marquée encore par l'hiver, et cela les réunissait dans le même enchantement.

- C'est beau Mamie.

- C'est beau ma chérie.

Il n'y avait rien à ajouter.

Elles chaussèrent leurs après-ski, allèrent vite inscrire Sylvie, impatiente, à l'école de ski, pour la semaine. La joie de l'enfant faisait plaisir à voir, elle revint vers l'hôtel pour ranger skis, bâtons, chaussures, dans le local prévu à cet effet, sans rien vouloir laisser porter à Mamie, heureuse de se battre avec les skis qui glissaient, et le bâton qui s'échappait, les doigts sciés par les lacets des lourdes chaussures. Elle trouvait tout parfait. Les lieux d'une rare beauté, l'hôtel confortable, les gens souriants. Mamie, heureuse du bonheur de sa petite fille, avait fini par se sentir très à l'aise dans ses vêtements inhabituels, aux couleurs un peu trop voyantes pour son goût. C'est la mode, lui avait affirmé Sylvie, alors qu'elles s'habillaient toutes les deux, sous l'oeil amusé de la vendeuse, et elle avait ajouté discrètement :

- Tu n'as pas l'âge de t'habiller comme une vieille.

Elles entraient dans le hall de l'hôtel, quand elles croisèrent un jeune homme accompagné d'une petite fille sans doute de l'âge de Sylvie. L'enfant fébrile, s'adressa spontanément à Sylvie :

- Tu sais où est l'école de ski ? Je voudrais m'inscrire et j'ai peur que ce soit trop tard.

Sylvie tourna un regard radieux vers sa grand-mère :

- Je peux les accompagner ?

Le jeune homme parut soulagé, s'excusa de lui enlever sa fille et lança joyeusement, tiré déjà par l'enfant qui s'inquiétait de l'heure :

- Attendez-nous au bar !

Mamie, étourdie, lui répondit par un sourire. Cinq heures d'autoroute, l'altitude, le dépaysement, le passage rapide à la chambre d'hôtel, l'école de ski, cette rencontre, Sylvie qui s'échappait, cet homme qui lui donnait rendez-vous au bar comme s'ils étaient de vieux amis ! Le bar douillet semblait l'attendre. Un serveur lui indiqua le meilleur endroit pour jouir du jour qui déclinait sur la montagne.

- Vous désirez ?

- Rien pour l'instant, répondit-elle en savourant le calme de l'endroit, des amis vont me rejoindre.

Le serveur s'éloigna, elle sourit. Des amis ! Sa petite fille, un jeune inconnu, une petite fille espiègle qui semblait le mener par le bout du nez. Des amis, elle n'en avait guère, il faut du temps pour avoir des amies ; des connaissances, des relations, oui. Des gens passaient et repassaient ; elle se détendait. C'était vrai, l'hôtel était confortable. Elle remarqua combien la clientèle était jeune, c'était des skieurs ! Que faisait-elle à leur âge ? Elle travaillait beaucoup, elle élevait seule sa fille, elle vivait au singulier. Ces

jeunes couples qui passaient devant elle, lui rappelaient sa vie d'étudiante bien différente, peut-être douloureuse, d'une douleur sourde, à laquelle elle s'était habituée, et qui ne lui apparaissait que maintenant, en voyant combien différente aurait pu être sa jeunesse, sa vie. Les enfants arrivèrent, excitées.

- Mamie, Nathalie skiera avec moi !

Le jeune homme les suivait, il semblait un peu gauche, gêné sans doute de découvrir qu'il s'était adressé, avec une certaine désinvolture, à une mamie. Les présentations faites, il se détendit, n'était-ce pas un compliment que d'avoir pris Sylvie pour sa fille ! Après avoir bu un jus d'orange, les filles partirent à la salle de jeu de l'hôtel, elles semblaient se connaître depuis toujours.

Ils conversèrent comme deux vieux amis. Il était étudiant et prenait, pour la première fois, des vacances à la neige pour faire plaisir à sa petite sœur qui était aussi sa filleule. Comme Mamie, il était un peu inquiet du temps qu'il pourrait faire. Mamie le rassura, à l'agence on lui avait dit que même en cas de chute de neige, à cette époque, les routes étaient toujours dégagées. En le rassurant, elle se rassurait. L'agence devait avoir l'habitude ! Ce furent les enfants qui les tirèrent de leurs discussions en se plaignant d'avoir faim. Il était bien tard, le temps s'était écoulé à leur insu.

- Mamie, nous pourrions manger ensemble ?

Devant le regard surpris et interrogateur de Mamie, le jeune homme répondit que cela ne le dérangeait pas, au contraire, mais qu'il craignait que le bavardage incessant de Nathalie ne gênât.

- Je ferai des efforts pour ne pas parler tout le temps, dit piteusement Nathalie, consciente que c'était un argument de taille. Et puis, ajouta-t-elle, une lueur d'espoir dans les yeux, je parlerai à Sylvie et cela te reposera !

- Et tu épuieras Sylvie !

Mamie sourit et prit la décision que tous attendaient.

- Essayons de cohabiter, nous verrons, si cela est vraiment trop pénible, nous pourrions toujours vous demander, de nous rendre, notre liberté.

Ils se levèrent joyeux, demandèrent une table pour quatre ; quelle drôle de famille devaient-ils faire !

Epuisées, elles regagnèrent leur chambre. Puisque le rendez-vous de l'école de ski, était au bas des pistes, en face de l'hôtel, Sylvie et Nathalie s'y rendraient seules, Mamie pourrait passer une matinée tranquille, à se reposer, à traîner dans la chambre, sans contraintes. Sylvie avait eu une bonne idée, cette semaine à la neige commençait bien. Cela faisait longtemps que Mamie ne s'était sentie aussi détendue, heureuse. Même si, pour les gens qui avaient l'habitude de la côtoyer, elle était toujours d'humeur égale, cette constance dans la bonne humeur finissait par laisser supposer un artifice, un écran,

qui faisait qu'on avait toujours envie d'en savoir plus ; et c'est ce désir même qui justifiait l'opacité de l'écran.

Sylvie dort très mal, à la fois très excitée et un peu inquiète, par la journée qui l'attendait le lendemain. Elle finit par sombrer dans le sommeil vers le petit matin. Cela faisait un moment qu'une sonnerie tentait de les réveiller, Mamie décrocha le téléphone. Elle regarda avec un tendre sourire sa petite fille qui dormait encore profondément. L'enfant ouvrit de grands yeux interrogateurs, reconnut la chambre, d'un bond, fut sur pieds, étreignit Mamie sans rien dire, disparut dans la salle de bain. Mamie commanda le petit déjeuner qu'elles dévorèrent devant un paysage de carte postale. Le Mont Blanc plongeait dans leur chambre.

- Finalement je t'accompagne, j'ai envie de profiter au maximum de cette belle journée.

L'enfant sauta de joie. Elles sortirent en riant comme deux gamines. Dans le hall Nathalie faisait déjà les cent pas, son frère assis sur la banquette de l'entrée, bondit en voyant apparaître Mamie.

- Cela me fait plaisir de voir que finalement vous nous accompagnez. Je n'osais espérer que vous changeriez, comme moi, d'avis.

Les enfants partirent seules comme prévu. Ils se dirigèrent vers la station à la recherche du syndicat d'initiative.

Ils ne virent pas la semaine passer. Ils profitèrent de tout ce que la station pouvait leur offrir. C'était la fin de la saison, il y avait peu de monde, ils se plaisaient à imaginer ces lieux calmes, accueillants, envahis par une foule bruyante, à laquelle ils avaient heureusement échappé.

C'était la veille du départ, la neige se mit à tomber, drue, froide, réveillant leurs craintes quant à l'état des routes. Mais la neige, qui habillait à nouveau les arbres et recouvrait tous les endroits que le soleil printanier de ces derniers jours avait dénudés, laissait libre les routes fortement salées. Les enfants devant un chocolat fumant, échangeaient leurs adresses avec l'espoir de pouvoir se revoir. Aix-en-Provence où habitaient Nathalie et Pierre, n'était pas si éloignée que cela de Nîmes ! Pierre et Mamie, le regard perdu à travers les flocons qui barraient le paysage, buvaient à petites gorgées, un café qu'ils laissaient refroidir.

- Savez-vous que je n'ai pas ouvert un livre, cette semaine!

Il était venu à la neige pour faire plaisir à Nathalie, il devait profiter du calme de la montagne pour se reposer, mais aussi pour travailler, les examens allaient être vite là !

- Je n'ose vous dire que c'est la première fois que je passe des vacances sans m'ennuyer.

Il fixait toujours le rideau de flocons qui se faisait de plus en plus épais, avec le jour qui déclinait.

- C'est aussi la première fois que vous prenez des vacances à la neige, vous avez découvert la formule qui vous convient !

La nuit épaisse les isolait maintenant du reste du monde, les flocons qui tombaient le long de la large baie brillaient, illuminés par la lumière intérieure, et ces papillons d'hivers, tardifs, semblaient accaparer toute leur attention. Ils n'avaient pas vu la semaine passer. Dès leur rencontre, ils s'étaient sentis bien ensemble, ils ne s'étaient plus quittés, comme les enfants.

- Pourtant la montagne vous a fait souffrir ! Lança-t-elle malicieusement, en se tournant vers lui.

- La montagne, ou vous, lui rétorqua-t-il sur le même ton ?

Ils étaient partis pour l'après-midi, sacs aux dos, raquettes aux pieds ; le petit tour que Mamie avait préparé, n'avait pas tenu compte du manque d'entraînement de son compagnon ; et si la descente, après les quelques mètres nécessaires à l'apprentissage de la marche en raquettes, s'était bien passée, lorsqu'il avait fallu remonter par l'autre versant, Pierre avait perdu honteusement, souffle et jambes. Ils s'étaient reposés, en goûtant joyeusement, sur une aire ensoleillée que la neige avait fui, laissant la place à une herbe grasse parsemée de fleurs robustes, aux couleurs vives et aux tiges courtes. Ils dominaient toute la vallée.

- Le paysage était splendide, souffla-t-il, submergé par l'émotion.

Une émotion à laquelle il ne s'était pas préparé, qui l'envahissait au point de ne plus pouvoir dire un mot. La gorge serrée, il saisit sa tasse et tenta d'avalier une goutte de café froid. C'était déjà le passé ! Demain matin, ils reprendraient chacun leur voiture et retrouveraient leur vie d'en bas. Il la regarda, elle le regardait, étonnée, alertée sans doute par le son de sa voix.

Cette semaine avait passé très vite. Elle avait l'impression de connaître Pierre depuis longtemps ; il lui était difficile d'imaginer qu'ils allaient se quitter sans l'espoir de se revoir. Elle avait envie de parler, le trouble de Pierre s'ajoutant au sien, elle n'osait rien dire, gênée ; pourtant les projets se bousculaient dans sa tête. Les filles s'entendaient bien, inviter Nathalie pour le week-end ? Pierre l'accompagnerait, il serait le bienvenu, elle lui ferait découvrir la région, la garrigue, les plages, la Camargue, tout ce qu'elle aimait et qu'elle avait envie de partager avec lui, comme elle venait de partager la montagne. Elle n'était plus aux Arcs, mais dans un avenir commun. Elle s'ébroua, il fallait revenir à la réalité, demain, en bas, chez elle, elle essaierait d'y voir plus clair. Tout serait sans doute, fort différent.

- Si nous faisons un repas de fête pour la fin de notre séjour ?

Les enfants bondirent de joie et la joie de Pierre ressemblait à celle des enfants.

Elles étaient parties vers dix heures, s'étaient arrêtées pour prendre un petit repas rapide dans une cafétéria, il faisait une journée splendide, elles arriveraient tôt à Nîmes. Mamie, songeuse, roulait sagement, Sylvie somnolait. Elles arriveraient vers seize heures, déballeraient leurs affaires et attendraient que la mère de Sylvie passât la prendre après son travail.

- Mamie !

- Oui.

- J'ai oublié de te dire que j'ai donné ton numéro de téléphone à Nathalie, elle nous appellera dans l'après-midi.

- Tu as bien fait ma chérie.

Elle, qui n'aimait pas qu'on la dérangeât chez elle, qui ne donnait son numéro de téléphone qu'à des proches, se sentit soulagée par l'initiative de sa petite fille.

- J'avais peur de te contrarier.

- Pas du tout, au contraire.

- Tu sais, Nathalie, c'est ma meilleure amie, ajouta-t-elle, comme pour se faire pardonner d'avoir pris cette liberté.

Mamie sourit, jetant un coup d'œil à Sylvie dans le rétroviseur. Cette nouvelle amitié ne supporterait peut-être pas l'air « d'en bas », l'éloignement ; les deux seules petites filles du même âge, dans l'hôtel, ne pouvaient sans doute qu'être amies, isolées au bout du monde, pendant une semaine. Qu'advierait-il de cette amitié toute neuve ?

Mamie accéléra, ce n'était plus vers une maison vide qu'elle se dirigeait, mais vers une maison qui abritait déjà, l'espoir d'un coup de téléphone.

- Mamie!

- Oui.

- Quand Nathalie téléphonera, je pourrai l'inviter pour le week-end ? C'est le dernier week-end avant la reprise de l'école.

- Il faudra demander à tes parents !

- Oui bien sûr, mais je comptai l'inviter chez toi, parce que, mes parents, elle ne les connaît pas !

- Il faudra quand même demander à tes parents, peut-être ont-ils prévu quelque chose pour ce week-end ; quant à moi, c'est possible.

- Tu sais, si cela ne te dérange pas, il faudra peut-être inviter Pierre aussi, parce que Nathalie m'a dit que ses parents ne la laisseraient jamais partir seule.

Mamie leva le pied de l'accélérateur. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait ressenti ce coup de poing à l'estomac, cet éclatement du cœur ! C'était quand Yves l'avait portée,

en l'embrassant fougueusement, pour passer la porte de l'appartement qu'ils avaient pris ensemble ! Et seulement à l'évocation de la possible venue de Pierre chez elle... ! Elle se concentra sur la conduite. Roulant moins vite, elle se retrouvait sur la voie de droite, avec les camions qui ralentissaient sa vitesse et les voitures qui la doublaient à vive allure. Il fallait être attentive, trop de sentiments se bouscullaient en elle, il fallait pour l'instant retrouver un certain calme.

- Mamie, tu es fâchée ?

- Non ma chérie. Mais tu avais tout prévu avec Nathalie ?

- Non, ce n'est qu'un projet, je devais t'en parler ; c'est pour cela qu'elle va appeler cet après midi. Je ne voulais pas t'en parler devant eux, et je n'ai pas voulu t'en parler à la chambre, hier soir, même si j'en avais envie ! Je ne voulais pas te gêner si tu comptais dire non.

- Pierre est au courant ?

- Non, c'était juste un projet entre nous deux.

Les enfants allaient les réunir ; elle reprit la file de gauche, elle avait hâte d'arriver, elle savait qu'elle aurait Pierre au bout du fil.

Arrivées à seize heures, comme prévu, elles ouvrirent les fenêtres toutes grandes, la maison se gorgea de soleil.

Sylvie aida Mamie à défaire ses valises, le linge sale dans la buanderie, les affaires de toilettes dans la salle de bain..., elle parcourait joyeusement la maison. Les retours de vacances sont tristes, lorsque les bagages traînent ; en faisant disparaître toute trace de retour, on se tournait déjà vers l'avenir. Elles attendaient leur coup de fil. Comme prévu, Sylvie répondit au téléphone, annonça radieuse, à Nathalie, que Mamie acceptait leur projet ; de son côté Nathalie confirma l'accord de Pierre ; quant aux parents de

Sylvie, même s'ils avaient prévu quelque chose pour ce week-end, Mamie saurait y faire !

- Pierre veut parler à ta grand-mère.

Mamie prit le téléphone, Pierre était confus, il avait peur qu'elle pensât qu'il avait tout arrangé pour ce week-end, qui, bien sûr, répondait à son attente, mais qui était le projet des enfants. Mamie le rassura, elle était au courant, Sylvie lui avait tout expliqué pendant le voyage. Elle était d'ailleurs heureuse de les recevoir, elle lui ferait découvrir la garrigue qu'elle aimait tant. Et c'est avec malice qu'elle ajouta :

- Prenez de bonnes chaussures !

Elle rendit le téléphone à Sylvie.

La semaine se passa rapidement. Mamie avait voulu arranger, un peu, la chambre d'amis. Elles étaient allées choisir une tête de lit et une commode, le placard ayant été transformé en penderie. Elles avaient aussi acheté un joli tapis moelleux, aux motifs modernes, qui égayait cette petite chambre, un peu triste, qui serait celle de Pierre. Nathalie dormirait dans la chambre de Sylvie, c'était leur vœu. Tout était prêt pour les recevoir. Elles avaient pensé aux moindres détails ; les menus étaient composés, les courses étaient faites. Ainsi libérées des tâches matérielles, elles pourraient se consacrer à leurs invités. Pierre et Nathalie arrivaient demain, comment ce week-end allait-il se passer ?

Ils arrivèrent tôt, Pierre s'excusa, mais avoua qu'il n'avait pu contenir l'impatience de Nathalie.

- Ne vous excusez pas, Sylvie tourne dans la maison depuis ce matin sept heures, nous sommes donc prêtes depuis longtemps !

- Nous sommes prêtes depuis hier soir, ajouta Sylvie, d'un ton radieux.

Les enfants disparurent dans la maison sous les yeux attendris de Mamie :

- Ce sera plus qu'une amitié de vacances.

- Vous aussi, vous étiez inquiète ?

Bien sûr qu'elle était inquiète, il y a des amitiés qui ne supportent pas les voyages. Il était là, devant elle, en habit de ville, il faisait un peu plus vieux. Elle s'enquit de son travail. Il avait beaucoup travaillé, pendant cette semaine, pour être libre pendant ces deux jours. Ils s'installèrent dehors, il faisait très doux, pour boire le café avec des croissants chauds ; il avait déjà déjeuné, mais son appétit était solide. Après la gêne des premiers moments, ils retrouvèrent le ton naturel de leurs conversations en altitude.

Les filles avaient fini d'explorer la maison, elles avaient installé les bagages dans les chambres, elles étaient prêtes pour la visite de la ville ; à Nîmes, aucun visiteur, ne doit échapper à la Maison Carrée et aux Arènes. La ville enchantait Pierre. Ils prirent un

repas rapide, parcoururent la garrigue en dominant la cité et rentrèrent avec la nuit. Ils étaient fatigués, heureux.

Les enfants dévorèrent ; la joie de se retrouver, le grand air, leur avait ouvert l'appétit. Elles voulurent se retirer dans leur chambre, que pouvaient-elles bien avoir encore à se raconter ?

Pierre parla beaucoup de ses projets, n'osa pas interroger Mamie qu'il appelait maintenant par son prénom, Martine. Ils se couchèrent fort tard. Demain, s'il faisait beau, comme l'annonçait la météo, ils iraient passer la journée à la plage. La Grande Motte était à voir, même si Mamie préférait le petit port du Grau du Roi.

Ils se levèrent tard, surtout les filles qui avaient dû papoter jusqu'à des heures impossibles. Le temps était très doux, ils partirent vers les plages, ils déjeuneraient de fruits de mer et reviendraient avec la nuit. Pierre et Nathalie regagneraient Aix en Provence après le repas du soir. La journée fut trop belle, elle ne pouvait qu'annoncer des lendemains tristes.

- Je n'ai pas vu ce week-end passer, il me semble qu'il me reste beaucoup de choses à vous dire.

- Vous pourrez me les écrire... et, si ces enfants continuent à bien s'entendre, nous sommes condamnés à nous revoir !

- C'est une condamnation que j'espérais.

Leurs regards se croisèrent, il rougit de sa hardiesse, elle ne dit rien de plus. Demain, seule chez elle, elle essaierait d'y voir plus clair.

Lundi, il fallait se lever.

Le week-end était trop proche pour qu'elle pût réfléchir, et elle se refusait à se laisser aller à rêvasser ; ce n'était pas le moment. Si son corps s'enfonçait, se lovait au plus profond du lit, cela en serait fini de la raison. Elle vivrait alors une autre vie, et cette autre vie, elle avait envie de la vivre avec Pierre. Elle savait aussi le pouvoir de ces rêves ; elle se lèverait heureuse de cette vie qui n'existait pas et qui pourtant la ferait exister, pour mieux l'anéantir ensuite. Il fallait être raisonnable.

Elle se leva, le téléphone retentit, c'était sa fille, rien à dire, il suffisait d'écouter :

— ...

— Oui, oui.

— ...

— Je ne me suis pas ennuyée, ce garçon est charmant, nous avons visité la région, le temps était favorable.

— ...

— Si cela m'avait ennuyé, je n'aurais pas accepté. Sylvie était tellement heureuse de revoir Nathalie et de constater que cette amitié avait des chances de durer, que sa joie a fait, une fois de plus, mon bonheur !

Après les banalités d'usage qu'elle écouta, d'une oreille distraite, elle raccrocha. Ne venait-elle pas de parler d'elle-même ? Elle se passa la main dans les cheveux, geste qu'elle avait l'habitude de faire, quand elle voulait chasser une mauvaise pensée, ou remettre à plus tard la résolution d'un problème. C'était cela, il fallait remettre à plus tard. La matinée bien avancée ne devait lui laisser aucun loisir, et surtout pas le loisir de penser. Un peu de rangement, des cours à préparer... le téléphone retentit.

C'était Pierre. Il avait une drôle de voix. Il bafouillait ; le mutisme de Martine ne fit qu'amplifier sa gêne. Il appelait pour sa lettre, pour s'excuser, il valait mieux qu'elle ne l'ouvrît pas. Bien sûr qu'il avait été sincère, mais ce n'était peut-être pas à écrire ! Pas encore ! Et puis tant pis ! Peut-être cela valait-il mieux ! Le mutisme de Martine se prolongeait.

Il avait dû lui écrire, poster la lettre encore tout imprégné de l'émotion de l'écriture, et maintenant, il s'inquiétait.

- Martine ! Souffla-t-il d'un ton suppliant.

- J'ai besoin de réfléchir, il faut que vous me laissiez quelques jours. Quand la lettre arrivera, je verrai si le moment est opportun pour la lire.

Elle travailla beaucoup. La lettre arriva le mercredi. Elle ne réfléchit pas, l'ouvrit. Elle comprenait maintenant pourquoi elle n'avait pu se résoudre à réfléchir avant ; même si c'était un rêve fou, aujourd'hui c'était un rêve partagé, elle pouvait donc, peut-être, se le permettre ; ils partageaient la même passion. Elle savait que les passions ne durent pas, mais compte tenu de son âge, ne valait-il pas mieux qu'elle ne durât pas trop longtemps ? Elle devenait cynique. Elle enferma la lettre. Elle était à la fois, heureuse et révoltée.

Elle était toujours passée à côté du bonheur, ou plus exactement, le bonheur pour elle ne passait jamais par le couple. Elle avait eu la joie de faire des études brillantes, d'avoir tout de suite un poste à la fac, de continuer à enseigner avec plaisir tout en poursuivant ses recherches. Elle avait eu la joie d'élever sa fille sans rencontrer de gros problèmes, de la voir se passionner à son tour pour son métier, fonder avec bonheur une famille, lui donner une petite fille. Ce bonheur réel, la laissait toujours insatisfaite, elle ne pouvait le partager.

Elle n'avait plus jamais rencontré de compagnon avec lequel elle aurait pu faire des projets. Elle avait eu pendant quatre ans une vie de couple parfaite, tellement parfaite

qu'il était impossible que cela continuât, tellement parfaite qu'il était impossible qu'elle revécût une telle expérience ! Chaque rencontre n'avait pu rivaliser avec cette première expérience si belle, et si embellie par le temps. Temps qui avait peut-être oublié de s'écouler pour elle. Elle aimait encore un jeune homme d'une vingtaine d'années, elle aimait Pierre.

Elle était poursuivie par cette histoire, elle ne s'en déferait jamais. Elle attendit l'appel de Pierre, il allait appeler, il fallait qu'elle lui parle, il fallait qu'elle le voie. Il appela dans la soirée, il pensait qu'elle avait reçu sa lettre, il était certain qu'elle l'avait ouverte. Elle lui demanda de venir le week-end. Il accepta sans hésiter. Leur conversation fut courte. Il sentait sa détresse, elle devinait son désarroi. Elle ne voulait pas parler au téléphone, elle voulait le voir. Il avait un examen important vendredi, il arriverait samedi matin.

La fin de la semaine n'en finissait plus. Elle attendait. Elle restait prostrée, sans rien pouvoir faire, manger à peine, tout juste dormir. Epuisée, elle s'abimait alors dans un sommeil profond. Elle s'en voulait, elle aurait dû lui dire de venir vendredi soir, même tard, cela ne la gênait pas. Il aurait pu partir tout de suite après son partiel, elle aurait préparé le repas.

Vendredi arriva enfin. Elle prépara le repas. Elle était dans une fièvre qui lui interdisait toute réflexion. Elle se sentait gamine, sentiment nouveau qui l'inquiétait, qu'elle méprisait un peu, tout était tellement loin du raisonnable qui avait jusqu'à présent mené sa vie, tout était... Le téléphone sonna. C'était Pierre, il était à Nîmes, il s'excusait, il n'avait pu faire autrement que prendre la route en sortant de son examen ; il voulait savoir s'il pouvait venir, s'il ne la dérangeait pas.

Il arriva, elle s'excusa, elle n'était pas très présentable, elle était en train de préparer la maison pour le recevoir, elle n'avoua pas qu'elle était aussi en train de préparer le repas du soir. Elle était encore plus belle ainsi, un jogging d'intérieur, léger, soulignait sa sveltesse, sa grâce naturelle ; cette raideur dans le port de tête, cette lenteur dans les mouvements qui lui restaient d'une éducation stricte, d'un autre âge. "Tiens-toi droite", "Que tu es maladroitte !", "Attention de ne rien renverser !". Des phrases mille fois répétées, qui avaient imprimé son corps. Gênés, ils se réfugièrent de chaque côté de la table basse du salon. Il avait rêvé, toute la semaine, de cette rencontre ; elle l'avait attendu avec impatience ; il ne savait pas ce qu'elle pensait de sa lettre ; elle l'avait cependant invité, mais peut-être pour mieux l'écarter. Chacun, perdu dans son rêve, n'osait affronter la réalité.

Assis inconfortablement sur le bord du fauteuil il la regarda partir à la cuisine. Elle devait le trouver fou ; sa lettre, son coup de fil, son arrivée, et cette attitude maintenant. Elle revint les bras chargés d'un lourd plateau. Il se leva, lui prit le plateau des mains, le

posa maladroitement sur la table. Elle rattrapa une bouteille, il eut le même réflexe, leurs mains se rencontrèrent, ils se regardèrent.

- Pierre, nous sommes fous !

Il sentit tous ses muscles se détendre, elle avait dit "nous", alors tout allait bien. Il retrouva un peu d'assurance :

- J'ai passé une semaine terrible !

Elle aussi semblait soulagée. Ils avaient retrouvé le ton de leur dernière rencontre. Il lui parla de sa semaine de travail, de son partiel cet après-midi, qui semblait avoir marché, de sa joie en sortant. Joie de constater que son travail avait été efficace, joie de voir enfin la fin de cette semaine, joie qu'il avait eu envie de partager tout de suite avec elle. Elle lui parla de sa semaine d'angoisse, elle n'avait rien pu faire, elle l'attendait sans même pouvoir réfléchir, sa semaine aussi avait été terrible ! Ils étaient heureux de pouvoir se parler si simplement.

- Nous passons à table ! Quand vous avez téléphoné, je finissais juste de préparer notre repas, je regrettais tellement de ne pas vous avoir proposé d'arriver ce soir !

Il se sentit alors tout à fait à l'aise, elle l'attendait ce soir, elle donnait raison à sa folie. Il se leva rayonnant, la rattrapa dans le couloir, lui passa le bras autour des épaules, elle tressaillit, leva la tête vers lui, il en profita pour lui donner un baiser furtif au coin des lèvres, et sans lui donner le temps de réagir, il l'entraîna d'un pas rapide à la cuisine en l'assurant qu'il obéirait à ses ordres et qu'il avait très faim. Tout était prêt, elle mit le four à chauffer, lui indiqua où prendre les assiettes, les couverts, il assura le service, ils dévorèrent.

Ils se replièrent au salon ; elle recevait peu, c'était une pièce qu'elle aimait bien, où elle se réfugiait pour lire, écouter de la musique. A son habitude, elle s'assit sur le tapis, adossée à la banquette sur laquelle il prit place près d'elle. L'ambiance détendue, le repas chaleureux, la joie réciproque de se retrouver, permirent à Pierre de lui demander si elle avait réfléchi. Elle n'avait pas réfléchi, elle n'avait pu réfléchir, elle avait peur de réfléchir.

- J'ai peur Pierre, il faut que tu m'aides !

Elle venait de faire sauter la dernière barrière. Ce tutoiement spontané atteignit Pierre autant que la détresse de la voix qu'il percevait pour la deuxième fois. Il se laissa glisser sur le tapis, l'entoura de ses bras et murmura « Je suis là »

Il ne pouvait comprendre pourquoi ces quelques mots avaient amené ces larmes silencieuses qu'il regardait s'écouler, désespéré. Elle avait toujours affronté la vie, seule ; personne n'avait jamais été là. Blottie dans les bras de Pierre, elle mesurait combien sa vie aurait pu être différente. Il mettait à jour cette blessure qu'elle avait toujours voulu ignorer. Longtemps elle pleura. Pierre, immobile, passait doucement sa main sur ses

cheveux soyeux, il sentait bien qu'il fallait qu'il redise sans cesse qu'il était là. Elle se calma. Il l'embrassa tout doucement sur les yeux, elle tenta un sourire, elle ne réussit qu'une vilaine petite grimace. Il n'osait rien dire, il la sentait fragile. Il était un peu dérouté, il pressentait un secret bien douloureux pour qu'elle le cachât si bien. Il se souvint d'elle à la neige, calme, rayonnante, apaisante. Il avait recueilli dans ses bras un petit être meurtri qui l'appelait à l'aide. Il n'osait bouger.

Il en avait imaginé des scénarios depuis que sa lettre était partie, mais jamais il n'eût pu mettre en scène cette détresse qu'il découvrait avec effroi. Il venait vers elle, tremblant, c'était elle qui tremblait dans ses bras. Il venait chercher du réconfort, c'était lui qui la réconfortait. En était-il capable ? Il se sentait si fragile ! Il jouait bien à l'homme affranchi avec ses relations féminines de la fac, mais il jouait plus pour lui que pour elles. Et voilà que cette femme, qui avait envahi toute sa vie, lui disait "Il faut que tu m'aides !" Il accourait vers elle, désespéré, bouleversé, par des sentiments qu'il n'avait jamais ressentis avec autant de violence. Il accourait vers celle qui était pour lui, la seule capable de remplir "le besoin immense et vague" de son cœur.

Depuis leur séparation, cet élan qui le poussait vers elle allumait tous ses sens. Il débordait de tendresse lorsqu'il pensait à elle, se blottissant dans ses bras. Il s'enivrait du souvenir de son parfum, sa peau avait la douceur de sa voix et ils s'aimaient. Le désir lui était toujours apparu impérieux, violent, mais à des moments précis, sollicité par une partenaire qui serait sans lendemain. Il découvrait dans ses rêves, un désir tout autre. Une tendresse infinie emplissait son cœur et réchauffait son corps, il la prenait dans ses bras tout contre lui, enfouissait son visage dans son cou et ne bougeait plus ; leurs corps creusant le lit ne formaient plus qu'un jusqu'au petit matin ; et c'était alors tout naturellement qu'ils s'aimaient sans y avoir songé, comme la brume se lève doucement avec le jour sur la plaine, laissant deviner au loin le soleil qui va faire revivre de ses feux, d'un instant à l'autre, l'étendue endormie.

Il frissonna. Elle rompit le silence dans lequel ils s'étaient perdus de longs moments. Elle lui parla d'elle, de ses souffrances. Les mots qui sortaient difficilement de sa douleur enfouie, lui faisaient mal. Sa vie, qu'elle voyait pour la première fois, projetée devant elle, à la fois l'effrayait et la rassurait puisqu'elle semblait réussir enfin à l'extraire du plus profond d'elle-même.

- Depuis le départ d'Yves, j'ai pensé à mes études, à ma fille, à ma petite fille, je me suis oubliée. Tu m'as regardée, je revis dans tes yeux, j'ai peur. Comme quelqu'un qui a dormi longtemps, je n'ai pas vu le temps passer, je me réveille, j'ai vingt-quatre ans, mais tout à l'extérieur a changé. Il n'y a que les contes qui épargnent les jeunes filles endormies!

Sa douleur lui fit mal.

- Ce n'est pas moi que tu aimes, c'est cette jeune femme que je suis restée, ce n'est pas toi que j'aime, c'est celui qui est parti.

Il ne savait quoi dire, y avait-il quelque chose à dire ? Sa lucidité abîmait son rêve. Sans réfléchir, sans savoir pourquoi, peut-être pour tromper leur douleur, il la prit dans ses bras, la porta dans sa chambre, s'allongea près d'elle. Elle se blottit contre lui. Son parfum était toujours le même, sa peau aussi douce qu'il l'avait imaginée.

Le soleil illuminait la chambre lorsqu'il s'éveilla, il était seul. Il se leva, il avait un air piteux, ses vêtements étaient froissés.

La maison était silencieuse. Il la trouva au salon, elle lisait. Il s'arrêta à la porte, la contempla, elle était belle. Elle sentit sa présence, leva les yeux vers lui, qu'il était beau et jeune !

- Vous semblez avoir dormi avec vos vêtements !

Était-ce le vouvoiement, était-ce la dérision ? Il eut mal.

- Je crois que je peux faire quelque chose pour vous. Passez à la salle de bain, je vous ai tout préparé. Et pendant que vous serez dans le peignoir en train de déjeuner, je repasserai vos vêtements.

Sans un mot, il partit à la salle de bain, prit une douche, enfila un peignoir bien trop petit, se sentit encore plus ridicule. Il fit un effort pour gagner la cuisine où l'attendait un copieux petit déjeuner. Martine n'y était pas, il en fut soulagé. Il déjeuna du bout des lèvres. Elle apparut brandissant chemisette et pantalon :

- Voilà, tout est réparé !

Pouvait-on réparer ce qu'il avait brisé cette nuit ? Pourquoi au petit matin, comme dans ses rêves, ne s'était-il pas éveillé pour la faire exister, lui crier qu'il était bien là ? Il avait raté sa sortie, cela gâchait, comme au théâtre, toute la pièce. Il avait voulu jouer son rêve, l'acteur n'avait pas été à la hauteur du texte.

Il remercia, confus, et s'éclipa dans sa chambre pour quitter ce peignoir qui étriquait ses gestes. Il fallait qu'il lui parle, il n'était pas le mufle qu'il pouvait paraître, celui qui s'endormait près d'une femme aux attraits émoussés par le temps.

Elle l'accueillit, avec un triste sourire, à la cuisine, où elle finissait de préparer une tarte à la moutarde pour l'entrée. Non, elle n'avait pas besoin du coup de main qu'il lui proposait, tout était prêt. Par contre, s'il l'accompagnait aux halles, ils décideraient ensemble du repas de demain, selon ce qu'ils trouveraient.

- Vous ne me renvoyez pas chez moi !

Elle se retourna, surprise, et lut alors sur son visage toute la détresse qu'il ne pouvait plus cacher.

Si elle avait pu, cette nuit, lui raconter sa vie, ce matin, au grand jour, elle avait honte, honte de s'être laissée aller à des confidences inhabituelles, ce qui expliquait sa froideur, sa raideur, mais, il n'y était pour rien ! Alors, soulagé, spontanément, il ouvrit les bras, elle vint s'y blottir. Il respirait son odeur, plus rien n'existait, il la porta dans sa chambre et tout en la couvrant de tendresse, il se déshabilla sans prendre aucun soin des vêtements fraîchement repassés.

Le soleil se couchait quand ils sortirent de leur rêve. Ils avaient faim. Ils dévorèrent le repas prévu pour midi, tant pis pour les halles, ils iraient demain. Elle le regardait manger, dévorer. Comblée, elle n'était plus la même et pourtant ce bonheur l'oppressait. Il n'y avait rien de raisonnable dans tout cela. Elle avait eu des aventures, rares, décevantes, aux étreintes rapides, jamais elle ne s'était livrée. Des aventures de femme d'affaires. Pierre lui avait ravi toute sa raison, avait possédé son corps qu'elle lui avait abandonné. Elle s'était donnée à lui. Elle l'aimait. Il était plus jeune que sa fille ! Pierre la regarda inquiet.

- Tu regrettes ?

- J'ai peur de l'avenir.

- L'avenir sera ce que nous en ferons. Nous sommes libres, nous ne blessons personne. Nous essaierons de ne pas nous blesser.

Une immense tendresse débordait de ses paroles, enveloppant Martine d'un bonheur retrouvé. Il avait raison, ils étaient libres, libres de s'aimer. Elle se détendit, elle avait droit au bonheur, ils seraient heureux, elle pouvait compter sur lui.

Rassuré par le regard plein d'amour de Martine, libéré de toute l'angoisse de la semaine, oubliant sa détresse passagère, il parla beaucoup. Conquérant pour lui, pour elle, il était plein de projets, tendu vers un avenir qu'il voulait prendre en main.

Elle tressaillit. Elle crut entendre Yves.

Pierre partit tôt dans l'après midi, un repas familial l'attendait le soir. Sa tristesse n'était pas seulement due à son départ. Après s'être lancé dans ses projets qu'il était heureux de développer devant Martine, il la regarda, il tressaillit à son tour. Elle avait retrouvé le visage qui l'avait glacé, la veille, le visage de la tristesse, le visage de la peur. Il sentit que Martine avait pris une décision, son impression se confirma lorsqu'il monta dans sa voiture, elle retint la portière, elle avait les larmes aux yeux.

- Pierre, j'ai été très heureuse, je ne te dis pas merci, ce serait trop horrible ! Je t'écris ce soir. Pars vite ! Sois prudent sur la route.

Elle claqua la portière et s'enfuit chez elle. Elle avait déjà connu un abandon, qu'elle subissait encore, elle ne pouvait se permettre d'en vivre un second. Elle voulait garder, intact, ce bonheur. Il fallait le faucher tout de suite.

Elle n'entendit pas, pour leur malheur à tous les deux, qu'elle ne pouvait, devant l'intensité de sa passion, que reproduire ce qu'elle avait vécu il y avait, maintenant, plus de trente ans. Un amour fou ne peut durer. Pire, ne peut affronter le temps qui ne pourrait que l'affadir ! « Elle voulait le garder intact » Comme un artiste qui fait ses adieux à son public, au plus haut de sa gloire.

Elle écrivit, la main tremblante, qu'ils ne pouvaient se revoir. Il était jeune, il avait tout l'avenir devant lui. Elle ne serait plus, à partir d'aujourd'hui, qu'une grand-mère, qui, comme cela se doit, vivrait dans ses souvenirs.

Elle souffrit, Il souffrit.